

Les journaux étaient rares et chers ; on les lisait peu et l'on ne parlait pas politique ; on la laissait à ceux dont c'était le métier ; les avocats sans cause étaient bien moins nombreux.

La question sociale dormait tranquille ; ce n'était pas la fantastique apparition des saint-simoniens qui aurait pu la réveiller.

Un éclat de rire homérique allant des bords de la Seine à ceux du Rhône et de la Garonne, les avait pourchassés jusqu'en Egypte, d'où ils sont revenus bientôt convertis... au culte du veau d'or.

Dans ce temps-là, le ridicule ne pouvait pas vivre en France, mais aujourd'hui, il s'y est joliment acclimaté.

Depuis l'aigle de Boulogne, jusqu'au Bucéphale du nouveau Vercingétorix, sans nommer toutes les autres bêtes qui aspirent à devenir célèbres et riches surtout, en écrivant sur leur chapeau ce que voulait y mettre le loup de Lafontaine : *C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.*

En se levant, chacun lit son journal ; lorsque le soir on se rencontre, dans une maison où l'on a dîné, on n'a plus rien à s'apprendre mutuellement.

Chacun sait tout ce qui est arrivé hier, et même le temps qu'il fera demain.

Les journaux ont presque tué la conversation ; les cercles, la bourse et les cigares l'ont achevée.

Le luxe des réceptions et des toilettes contribue beaucoup à la froideur des relations.